



**MATTHEW LIPMAN
ET ANN M. SHARP**

LISA

RECHERCHE ÉTHIQUE

**Traduction et adaptation:
NICOLE DECOSTRE**



P.I.E. Peter Lang



**MATTHEW LIPMAN
ET ANN M. SHARP**

LISA

RECHERCHE ÉTHIQUE

**Traduction et adaptation:
NICOLE DECOSTRE**



P.I.E. Peter Lang

Préface

C'est donc l'éducation qui constitue le talent spécifique de l'homme. (Érasme)

La vraie morale se moque de la morale. (Pascal)

Il faut non seulement avoir de l'esprit, mais l'avoir exercé dès le berceau pour être capable de raisonnement. (M^{me} de Charrières, 1740-1805)

L'éthique au cœur de l'humain

L'éthique, questionnement moral constant, est certainement le domaine le plus nécessaire à la vie humaine, une fois assurée la survie matérielle. On peut vivre en ignorant tout de la physique, reine des sciences ; on peut sûrement vivre à l'écart des technologies sophistiquées ; on peut même ignorer l'histoire de l'humanité et jouir du présent. Mais personne ne peut survivre sans insertion dans une société, ni aucune société sans une forme de lien social. Même une bande, même une mafia exigent un minimum de règles baptisées morales, relevant le plus souvent d'une forme, parfois contestable, de solidarité et de loyauté.

L'éthique est donc une clé de la vie qui ouvre sur le politique – la possibilité d'une organisation démocratique en particulier – sur tous les aspects de la vie culturelle et sociale, sur tout projet de civilisation.¹ Elle constitue sans doute le domaine philosophique dont la portée pratique est la plus générale et dont les conséquences peuvent devenir les plus importantes. D'autant que, au contraire des croyances naïves, rien n'est donné, rien n'est définitif, tout, comme dans la vie, évolue constamment et doit être construit et reconstruit aussi lucidement que possible. Les « sociétés closes » dénoncées par Bergson sont condamnées à une moralité routinière qui n'a rien d'éthique et qui confine parfois à l'immoralité.

On peut concevoir la philosophie comme un divertissement d'élite, un pur jeu intellectuel portant aux performances logiques, voire épistémologiques, comme un sport du *distinguo* qui, effectivement, distingue ! On peut aussi se soucier de l'importance pratique, sociale, politique et même thérapeutique de la construction par l'éducation d'une pensée riche, diversifiée, en veille permanente, aussi adaptée que possible à la diversité des situations et des problèmes qu'à la mouvance accélérée du monde.

D'une certaine façon, tout le programme Lipman de *Philosophie pour Enfants* – qui s'étale depuis la tendre enfance jusqu'à l'âge adulte – constitue une recherche éthique puisqu'il vise à développer le meilleur de l'homme – sa pensée – et à

¹ Voir Matthew Lipman, *Mark, Recherche sociale*, trad. Nicole Decostre, PIE Peter Lang, 2009.

défendre tout ce qui concourt à sa dignité. Comme l'écrivait Montaigne, « le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage ».²

Ou bien l'on proclame des principes et on affirme des valeurs dans l'absolu, c'est-à-dire le plus souvent dans le vide, ou bien on développe de façon concrète une conscience morale ouverte, soucieuse de cohérence, d'épanouissement personnel autant que du bien commun. Il s'agit de trouver un équilibre entre un nécessaire individualisme, celui de la personne, et une solidarité indispensable au projet social. Matthew Lipman a choisi son camp et la voie la plus difficile, mais aussi la plus exaltante. « S'efforcer à bien penser, c'est pratiquer une pensée qui s'évertue sans cesse à contextualiser et globaliser ses informations et connaissances, qui s'applique sans cesse à lutter contre l'erreur et le mensonge à soi-même, ce qui nous ramène, une fois encore, au problème de la "tête bien faite". »³

Le problème moral nous concerne tous, que nous le voulions ou non, que nous en soyons conscients ou non. Durant toute notre vie professionnelle ou familiale, au travail comme dans le loisir, dès le plus jeune âge, nous sommes confrontés au problème moral et pas seulement sous la forme simplifiée du dilemme. Construire notre personnalité, trouver notre place dans la société, choisir – s'il se peut ! – un travail, une carrière, de fonder ou non une famille, d'éduquer ses enfants et/ou ceux des autres, de se laisser laver le cerveau par les médias people et les plaisirs faciles ou affiner sans cesse une conscience citoyenne (voir *Mark, Recherche sociale*), de s'entêter dans ses choix ou s'ouvrir à diverses possibilités, de s'enraciner ou découvrir, de se replier ou s'ouvrir, de condamner ou essayer de comprendre, de vivre debout ou à genoux, etc., tout relève finalement d'un choix ou d'un non-choix qui met en jeu les valeurs et le sens que l'on entend donner à sa vie.

Pièges à éviter

Comme dans toutes les tentations de l'absolu, le piège immédiat est le *verbalisme*. C'est celui des mots vides, des « grands mots » qui masquent le réel, qui paraissent résoudre automatiquement les problèmes, qui tranchent les débats, qui nous dispensent de réfléchir. La liste des vertus proclamées, tout comme le « politiquement correct » ou toute « langue de bois » en offre aussitôt des exemples. Le piège consiste à croire qu'il suffit d'énoncer pour que cela soit, qu'un concept général abolit toute recherche, qu'un mot peut résumer valablement mille situations diverses. Et même qu'il existe des réponses définitives. Comme nous avertit Nietzsche, en éthique « les réponses sont devenues de nouvelles questions ». On croit aussi volontiers qu'une valeur dite sûre ne peut jamais être contestée. On confond l'idéal avec la réalité, comme dans la fameuse devise républicaine française. Il suffit de se réclamer de la démocratie pour être du côté du Bien. Le verbalisme adore les majuscules qui constituent le piège orthographique le plus commun.

Il est piquant de constater que, par sa méfiance envers le verbalisme, Nietzsche rejoint Descartes dans « la nécessité de s'assurer la collaboration des physiologistes et des médecins » (et d'ailleurs des sciences en général) pour espérer former à l'éthique une population en déterminant mieux la hiérarchie des valeurs. La conscience s'ancre aussi dans la matière et notre cerveau est d'abord un organe !

² *Essais*, I, 26.

³ Edgar Morin, *La Tête bien faite*, Seuil, 1999, p. 68.

Un autre piège du moraliste, c'est de jouer ce que Paul Nizan a dénoncé comme « chiens de garde » ou ce que Julien Benda avait appelé « la trahison des clercs ». C'est la situation de l'intellectuel manipulé ou manipulable qui sert à conforter « l'ordre établi » contre vents et marées, qui endosse la doctrine officielle, s'efforce d'argumenter pour justifier la doxa ou, plus banalement, qui évite de se poser trop de questions. Le doute moral est en effet redoutable et souvent puni, surtout comme politiquement incorrect. Être taxé d'immoralisme ou simplement d'amoralisme et d'anarchisme brise une réputation. Être accusé de favoriser l'anomie est généralement insupportable tant est pesant l'ordre moral imposé par l'autorité ou par la tradition le plus souvent ancrée dans les croyances. Oser être soi-même et défier la tyrannie tribale ne fut jamais aisé, d'autant que l'individu redoute avant tout l'ostracisme, la mise au ban. L'éthique requiert une ascèse particulièrement ardue, qui est une lutte permanente, à contre-courant de la « nature des choses ».

Ce qui me pousse à considérer l'expression courante de « doctrine morale », non seulement comme un paradoxe, mais aussi comme un oxymore, une contradiction dans les termes. Aucune doctrine, aussi élaborée soit-elle, ne nous dispense d'une réflexion personnelle, forcément adaptative à la situation vécue. Nietzsche, encore lui, nous met en garde : « C'est la valeur de ces valeurs qu'il faut commencer par mettre en question. »

L'éthique se conquiert contre l'atavisme et la viscéralité. Il n'est donc pas surprenant que l'*objectivité* et, par conséquent, une forme d'*honnêteté*, soit une valeur récente et encore rare, limitée à certaines sphères « évoluées » qui ont reçu de l'esprit scientifique le souci de la preuve. D'autant plus que les moyens de mentir sont devenus si subtils !

À l'opposé du cynisme et du machiavélisme, nous trouvons l'angélisme, frère de l'utopie. Une naïveté, volontiers rousseauiste, s'exprime plus ou moins poétiquement en oubliant que la morale est une construction sociale variant selon les milieux, les circonstances et les époques. Même le péremptoire « Tu ne tueras point ! » a connu et connaît encore maintes exceptions ou manipulations. Incarner l'idée, c'est la suite logique de l'effort de penser. Réaliser l'utopie, c'est le dénouement espéré de l'engagement. Marquer le réel du sceau de l'idéal, c'est l'espoir légitime, mais une folle ambition pour qui ne dispose que des mots pour transformer le monde ou changer les êtres humains. Et souvent, les bonnes intentions se corrodent au fil du temps ou même se révèlent atroces dans l'application quotidienne ainsi que le prouvent aussi bien les théories livresques que les essais d'application politique. Comme le disait le philosophe Alain, il faut savoir que les choses font naturellement obstacle à notre volonté et en particulier à notre « volonté bonne », selon l'expression de Kant. Il est sage de « ne pas prendre ses espérances pour une vérité », conseille André Comte-Sponville. Ceci ne constitue pas une invitation à l'indifférence ou à la résignation, mais une incitation supplémentaire à la vigilance et à la lucidité.

Nietzsche, toujours lui, pousse loin cette vigilance en nous mettant en garde : « Il n'y a pas de phénomènes moraux, mais seulement une interprétation morale des phénomènes. » Le problème moral risque donc d'être déterminé par le moralisme qu'il assimile à un véritable terrorisme. Il importe donc de le démasquer et de lui résister avec la dernière énergie. Mais « Existe-t-il aujourd'hui assez de fierté, d'audace, de courage, d'assurance, de volonté de l'esprit, de volonté responsable, de *liberté du vouloir*, pour que, véritablement désormais, "le philosophe" soit...

possible sur terre ? »⁴ On peut avoir l'illusion d'être un esprit libre. « Il s'en faut de beaucoup qu'ils soient des esprits libres : car ils croient encore à la vérité. » Au lieu d'être une évidence, la notion de vérité elle-même devient un problème.

Parmi d'autres, épinglons encore un piège insidieux : celui que nous tend notre vanité. Elle nous rassure vite, dans un monde incertain, sur notre valeur, nos valeurs et nos mérites, affadissant d'autant notre courage et nous poussant à nous réfugier dans le confort précaire des modes, malgré le conseil de Renan : « N'avoir pas peur de paraître démodé. »

Enfin, n'oublions pas le piège du gourou qui dicte et impose ce qu'il prétend savoir, persuadant qu'il détient les seules vraies valeurs, qu'il peut éclairer les mots et les consciences, y compris dans de faux dialogues, tels les entretiens de Confucius, par exemple. Rien de plus éloigné de Matthew Lipman et de sa « Communauté de Recherche philosophique ».⁵

Spécificité de Lipman

Prenons l'exemple d'une notion fort à la mode, venue des USA, que le français semble avoir pratiquement renoncé à traduire : le « care ». Au sens ordinaire, c'est presque le synonyme de sollicitude, de solidarité, de soins, d'attention, voire d'empathie. Et des féministes pointues l'assimilent même à la servitude puisque, dans la société le care est surtout l'affaire des femmes.⁶

Mais aucun mot ne peut traduire avec précision le « caring thinking » de Lipman (notez d'ailleurs la forme active et progressive). Il résume toute une attitude complexe, centrée sur la vigilance intellectuelle, à savoir une attention tous azimuts à tous les facteurs, à tous les éléments qui constituent ou influencent une situation, un problème, une décision, et donc, un jugement. Il s'agit de tenir compte d'un maximum de données pour rechercher la solution la plus appropriée, la plus effective, la plus raisonnable.

On mesure la différence entre la conversation de café ou le débat télévisé et la *communauté de recherche philosophique*, entre l'opinion vulgaire et la pensée d'excellence. Développer celle-ci n'est pas une ascèse éprouvante si elle épouse la curiosité naturelle, le désir de prouesse, le goût profond du jeu (sans puérilité !) des jeunes avides de connaître et surtout de se dépasser, de « devenir grands » comme ils disent.

Menée avec tact et compétence, la communauté de recherche philosophique peut conduire les enfants au meilleur d'eux-mêmes, tant sur le plan intellectuel qu'au niveau moral, à la condition expresse de bannir tout moralisme.

Au contraire de la plupart des livres de morale, Matthew Lipman ne donne aucune solution aux problèmes envisagés, ne recommande aucune vertu ou valeur en particulier, bannit l'idée abstraite et figée du Bien et du Mal. Car il ne s'agit pas d'un traité, mais d'un instrument de recherche, donc de progrès véritable. Il n'est au service d'aucune idéologie, d'aucun système, d'aucune politique instituée. Il ne sert que les virtualités multiples de l'épanouissement humain.

⁴ Friedrich Nietzsche, *Généalogie de la morale*, GF Flammarion, 2002, p. 132.

⁵ Pour une présentation plus précise de la philosophie de Matthew Lipman et de son programme pédagogique, voir ma préface pour *Mark, Recherche sociale*.

⁶ Voir *Espace de Libertés*, Bruxelles, juillet 2010, p. 29.

Pour cela, il décortique de façon précise tous les aspects du problème posé – le pragmatisme l'emporte ici manifestement sur l'idéalisme éthéré et vain que nous brandissons d'ordinaire – il en éclaire toutes les facettes parfois de façon inattendue. La surprise ou le paradoxe apparent stimulent l'intelligence, piquent la curiosité, découvrent des aspects insoupçonnés, induisent diverses voies de recherche et de résolution, laissant ouvertes les possibilités d'un jugement argumenté et raisonnable dans une liberté totale de pensée. Lipman nous initie parfois à l'impensé, voire à l'impensable.

Car en ouvrant le champ des possibles, en explorant les conséquences des choix, en révélant la complexité du réel et la subtilité des rapports humains, le philosophe construit une véritable éducation morale qui disqualifie tout discours moralisateur.

Prenons-y garde : contrairement à ce qu'on pense d'ordinaire, la tête bien faite réclamée par Montaigne concerne le précepteur. Qu'apprendre d'un sot, fût-il savant ? Notre humaniste prise « plus les mœurs et l'entendement que la science ». Ceci s'applique très bien au programme de *Philosophie pour Enfants* de Lipman qui ne propose pas un savoir plus ou moins nouveau, mais une nouvelle façon d'éduquer, une nouvelle attitude devant l'enfant. Nous pourrions améliorer les mœurs par l'ensemble des qualités pédagogiques d'un véritable animateur de la communauté de recherche philosophique, et l'entendement par la lucidité, à la fois didactique et philosophique, qui devrait présider au choix des thèmes et des exercices.

C'est dire qu'une formation est nécessaire pour y réussir pleinement, d'autant que la méthodologie s'oppose carrément aux coutumes institutionnelles autant qu'aux habitudes magistrales. Ne soyons donc pas des « moutons de Panurge » ! Assez de « leçons-modèles » ou de préparations toutes faites ! Créons selon les besoins réels de jeunes et de la situation éducative.

C'est pourquoi Lipman et son équipe s'appuient sur la logique, l'argumentation, la pluralité des approches, les sciences de l'homme, l'enchaînement ordinaire des situations et des problèmes. La question morale n'est pas isolée, mais reliée au tissu complexe de la vie. Il faut l'y discerner, l'y comprendre, en découvrir les tenants et les aboutissants.

Dans une recherche éthique, il s'agira donc d'établir les faits, de trouver les causes, d'anticiper les conséquences possibles, de choisir les critères valables et d'argumenter au mieux dans la plus grande liberté d'esprit possible. Lipman travaille une morale concrète, une recherche dans la chair vive de la vie. Comme le disait Adolphe Ferrière : « Si la vie sans la réflexion est peu de chose, la réflexion sans la vie n'est rien. »⁷

Fort heureusement, la vie comporte sa part de rires et de sourires. La morale n'est pas nécessairement austère et revêche. La recherche éthique peut se révéler un sport de l'esprit très amusant. Contre l'austérité scolastique, Vittorino da Feltré (1378-1446) avait déjà fondé à Mantoue une école appelée Casa Giocosa (la maison joyeuse), anticipant à sa manière sur la fameuse abbaye de Thélème de Rabelais.

L'exercice ne dédaigne pas plus l'humour que le problème grave, le paradoxe stimulant que la réflexion surprenante, l'inattendu quelque peu subversif que les questions inévitables. La rigueur de la pensée est tout autre chose que la rigidité morale. Ne confondons pas le sérieux avec l'esprit de sérieux ! Montaigne ne voulait pas écraser l'élève à la tâche : « Je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la

⁷ A. Ferrière, *L'École active*, 1920. Ferrière a créé en 1925 le Bureau International de l'Éducation à Genève.

géhénne et au travail. » La bonne éducation, celle qui stimule et enthousiasme, est généreuse et souriante. La bonne morale aussi ! « La plus expresse marque de sagesse, c'est une réjouissance constante », répète le célèbre humaniste.⁸

C'est bien ce qu'on constate dans une classe lipmanienne, où règnent la joie de connaître, le plaisir de la découverte, la saine émulation et l'aventure de la pensée. Au contraire, l'encyclopédisme philosophique éteint ce feu de joie intellectuel. Comenius, lui aussi, l'a dénoncé, soucieux de faire travailler l'esprit à partir de « principes très peu nombreux » mais exercés avec art et discernement.⁹ Le défilé historique de systèmes moraux ne rend personne plus moral, sauf à conduire à une problématique personnalisée reliée au projet de vie personnel envisagé avec une lucidité optimale.

L'éthique est à la fois un fruit et un ferment de la démocratie. Un des inspirateurs de Lipman, John Dewey, écrivait : « La démocratie est plus qu'une forme de gouvernement. Elle est d'abord une forme de la vie communautaire, une expérience commune et partagée. C'est pourquoi il faut que la vie scolaire soit une vie communautaire au sens plein du terme. »

C'est à quoi correspond effectivement la communauté de recherche philosophique chère à Lipman. Que serait cette vie communautaire sans une éthique partagée, c'est-à-dire construite en commun et acceptée en raison ? Une mini-dictature comme celle de la bande... Le cercle se boucle : « Préserver la fertilité de l'éducation ainsi conçue est l'objet même de la morale. »¹⁰

À l'opposé, « la conception sociale de l'éducation comme "adaptation" à la civilisation en fait un processus extérieur arbitraire et mène à subordonner la liberté de l'individu à une situation politique et sociale donnée », au profit des puissants du jour, au détriment du développement de la personne. Ainsi, « la seule "adaptation" que nous puissions promouvoir réellement chez l'enfant consiste à le mettre en possession complète de toutes ses facultés ».¹¹

Conclusion

Le programme de Lipman combine subtilement deux plans. Au niveau intellectuel, il cultive les bases logiques de la pensée et du comportement. Mais il le fait dans le contexte de la Communauté de Recherche philosophique, c'est-à-dire dans l'expérience sociale d'une vie aussi démocratique que possible, ouverte à toutes les cultures et à toutes les sensibilités. Il suscite ainsi le goût de cette sorte de vie garante d'un optimum éthique, grâce au plaisir et à la fécondité du dialogue véritable, franc et ouvert, et à la joie de comprendre avec d'autres et par eux.

Il n'y a pas de guide sûr et infaillible, comme certains tentent de nous en persuader. Bannissons les gourous ! On ne peut confondre la conscience morale avec un instinct ou avec une illumination. Il faut la construire patiemment, dès le plus jeune âge, et la perfectionner sans cesse en essayant de la rendre aussi cohérente que possible. C'est pourquoi elle ne peut être figée en règles intangibles, même si quelques principes peuvent aider à baliser le chemin.

⁸ *Les Essais*, I, 26.

⁹ *Grande didactique*, chapitre XVII (1657).

¹⁰ J. Dewey, *Démocratie et éducation*, VII, 33 et XXVI, 4 (1916).

¹¹ *Id.*, *Mon Credo pédagogique*, art. 1, 1897.

On doit constater aussi que la « bonne conscience » ne suffit pas si elle n'est pas le résultat perfectible d'une étude sérieuse de la situation et que la conviction est un piège dangereux si elle ne provient pas d'une analyse critique et autocritique de son contenu. C'est ici qu'apparaît dans toute sa difficulté la nécessité du jugement éclairé, raisonnable, qui permettra le choix le plus juste, le comportement le plus adéquat, en dehors de l'idée abstraite et illusoire de perfection ou de pureté.

Matthew Lipman recueille les fruits de diverses écoles qu'il convoque et fond en une sorte de communauté de recherche à travers l'espace et le temps dans « une discussion raisonnée qui produit des développements ultérieurs », comme le dit John Rawls de l'histoire de la philosophie morale.¹²

Ainsi, son kantisme qui valorise l'humanité comme ensemble de personnes raisonnables et même rationnelles est-il complété par un empirisme à la Dewey qui le rend attentif aux difficultés du réel et à la modernité démocratique dans sa complexité. Le constructivisme kantien s'enrichit des apports des sciences tout en confortant l'exigence « qu'un jugement est valide et solide s'il découle de la mise en œuvre adéquate d'une procédure correcte et repose sur des prémisses vraies »¹³ ou du moins vérifiables.

Pour Lipman, l'éthique ne peut être une utopie, même si elle s'efforce de développer l'épanouissement de la personne. « Le règne des fins », comme dirait Kant, est à la fois naturel et politique. Il suppose une conscience citoyenne que l'éducation générale devrait bâtir et consolider. Tel est le programme de *Mark, Recherche sociale*.

Alors, si chacun s'efforce de faire ce qu'il doit, le monde peut devenir vivable... Mais il y a tant à faire ! La seule espérance réside dans une éducation valable dès le départ. Lipman veut résister au démantèlement de la démocratie comme aux formes insidieuses de déshumanisation. L'ordre établi ne peut le satisfaire. Comme la magnifique écrivaine indienne Arundhati Roy, il pourrait proclamer : « Je suis du côté de ceux qui résistent. »¹⁴ Et de fait, il se place aussi dans le sillage de courageux pédagogues résistants tels que Célestin Freinet, Francisco Ferrer, Ovide Decroly, etc.

Il s'agit aussi de résister au « naturalisme » qui prétend justifier tout et n'importe quoi en matière de comportement en se fiant à une hypothétique « Nature ». Voyez directement, par exemple, l'épisode 26 et la première idée directrice. Lipman y explique bien sa visée philosophique et pédagogique, faite de réalisme ouvert, de cohérence et d'autonomie optimales.

La pratique précise de Lipman me paraît répondre à deux énormes problèmes de la morale contemporaine. D'abord, la persistance délétère du moralisme traditionnel, religieux ou laïque, qui a montré sa vanité à travers les siècles. Les cours de civisme et de morale, dans l'ensemble, se sont révélés stériles. La moralité publique n'en a pas été augmentée et les générations ont plutôt été dégoûtées de la réflexion éthique comme de la philosophie en général. Les multiples réformes pédagogiques n'y ont quasi rien changé. La « perte des repères » semble générale...

¹² John Rawls, *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale*, La Découverte, 2008, p. 20.

¹³ *Id.*, *ibid.*, p. 236.

¹⁴ Arundhati Roy, *Le Dieu des petits riens*, (roman primé par le Booker Prize 1997) et son essai *La Démocratie : Notes de campagne*, Gallimard, 2010.

Par ailleurs, le néo-capitalisme, armé de la mondialisation, détruit systématiquement la morale publique en faisant du profit et de la réussite sociale liée à l'argent des valeurs premières de la vie sous le manteau hypocrite des droits humains proclamés mais régulièrement violés. En favorisant la marchandisation des êtres comme des choses, au détriment de la solidarité, du bénévolat, de l'idée capitale de service public liée au bien commun, il transforme un inévitable individualisme en égoïsme exacerbé. La citoyenneté tend à se déliter de façon catastrophique.

Par exemple, il faudrait reconstruire l'idée de *justice*, si importante, si déterminante, si difficile à définir et à pratiquer. Mais tellement indispensable à la paix sociale qu'elle anime déjà la conscience du tout petit enfant. La logique délibérative et réflexive orchestrée par Lipman devrait idéalement l'emporter sur la logique agonistique de notre postmodernité. C'est le meilleur que nous puissions souhaiter aux générations futures.

Marcel VOISIN

Président de PhARE

(Analyse, Recherche et Éducation en Philosophie pour Enfants)

www.pharewb.be